

Alain GURLY

Le camisard de la désespérance

**Roman historique
(1701-1704)**

2018

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)
- "Histoire de La Grand Combe" en 2016 (Réédition revue et augmentée)
- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)
- Souvenirs d'un Lycée assassiné - 2016

Romans policiers de terroir : La saga du Mas des Brusses - Les enquêtes de Phino le Berger :

- La Clède de la Jeune Morte (2009)
- L'affaire de la Fête aux Champignons (2010)
- Les trois crimes du Pont aux merles (2011)
- La malédiction du mas des Brusses (2012)
- Les derniers jours du mas des Brusses (2014)

Romans : Les bâtisseurs de murailles :

- La quête du père - 2016
- L'appel de la mine - 2017

Nouvelles :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2016
- La Cloche et autres nouvelles cévenoles (2011)
- Voyage avec une âme à travers la Cévenne (Nouvelles à travers l'histoire des Cévennes) (2013)
- Histoires d'ici (2015)
- 21 histoires de Noël dans les Cévennes d'autrefois (2015)

Poésie : Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « Les Nouvelles Fables de mon jardin » (2010)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^{ème} et 3^{ème}alinéa), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit ou ayant cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

A la mémoire de nos ancêtres cévenols, catholiques certes aussi, mais surtout protestants, auxquels on a fait subir par fanatisme religieux d'Etat une véritable persécution avec une guerre civile, qui ont traversé ensemble ces temps d'épreuves, où il n'y eut jamais de meilleur mais toujours du pire, témoignage absurde, déplorable, à jamais immortalisé de la bêtise et de la férocité humaine.

A.G

Avertissement

Ce roman trouve son origine dans une anecdote répertoriée à la page 66 du livre intitulé : « Chronique des luttes religieuses en hautes Cévennes ».

Je tiens à remercier ici son auteur, Pierre Rolland, sans lequel ce roman n'aurait jamais existé.

À partir de ce fait authentique, c'est-à-dire l'emprisonnement du cloutier de St Cécile à Nîmes, j'ai imaginé totalement une histoire qui aurait pu être véridique, et des choses de ce genre ont dû certainement arriver dans le cours de cette triste époque.

Il n'en reste pas moins que ceci n'est pas un livre d'histoire, mais seulement un roman. Le contexte historique est respecté, la chronologie aussi, pour autant que les spécialistes la présentent comme probable, et la grande majorité des personnages a réellement existé, même si leurs caractères et les péripéties qui les concernent restent entièrement inventés. En particulier, la vie et la personnalité de la prophétesse Lucrèce ont été composées pour les besoins du livre. De même, l'identité des chefs florentins et l'attaque de leur camp sont complètement romancées vu que je n'ai guère trouvé de détails sur cet épisode, cité succinctement par Henri Bosc dans sa monumentale « Guerre des Cévennes ».

On pourra consulter à la fin du livre une petite bibliographie sommaire, qui constitue l'essentiel des sources que j'ai utilisées.

Ce roman se situe à l'époque qui fut peut-être la plus sinistre de l'histoire des Cévennes, bien qu'il soit toujours difficile, voire impossible, de quantifier le malheur.

J'ai simplement voulu montrer ici les vicissitudes et les malheurs du temps frappant indistinctement tous les Cévenols, paysans, artisans, bourgeois, nobles, prêtres, catholiques, mais évidemment et surtout les protestants, qui ont subi une persécution d'État, bornée, stupide et criminelle, pendant des lustres, avant de se révolter. Et comment ces malheurs ont pu agir aveuglément sur la vie quotidienne et le comportement du plus humble des Cévenols de cette époque, aux moments les plus dramatiques de la guerre des camisards (1701-1704) qui ont marqué les esprits pour des siècles.

Je souhaite que cette histoire, dans sa tragique simplicité, puisse être à la hauteur de ce projet.

Août 2017

A.G

Prologue

(Printemps 1701)

Il faisait déjà chaud pour la saison.

Devant la taverne au toit passablement délabré qui se dressait, solitaire, à quelques lieues de Nîmes, sur la route d'Alès, il y avait une vieille jument bâlée attachée à une barrière. Les bâts paraissaient chargés.

Sur la route poussiéreuse passait, de temps à autre, une escouade de quelques soldats armés d'épées, de mousquets ou de fusils. La plupart étaient à pieds, d'autres, à cheval.

Des officiers, sûrement.

Un homme, suivi aussi d'un bourricot, qui tirait une petite charrette, revenait de Nîmes. Il devait souvent se garer pour laisser la place aux soldats qui tenaient toute la largeur de la chaussée, visiblement sans la moindre intention de céder la place à quiconque.

C'était des dragons, que le pouvoir royal avait envoyés dans les Cévennes et leurs alentours depuis de nombreuses années, afin de « convertir » les huguenots à la religion catholique. Ces étranges « missionnaires » que les bonnes gens affublaient du qualificatif de « bottés » occupaient villes et villages, mas et campagnes.

Ils s'y conduisaient en pays conquis, réquisitionnaient les logements, pillaient les ressources, usaient et abusaient de leurs pouvoirs au détriment des protestants sous le prétexte de hâter leur conversion au catholicisme, la religion du Roi. Hommes, femmes, filles, enfants, subissaient quotidiennement leurs sévices. Et cela durait depuis plus de dix ans...

Certains d'entre eux, très rares, se convertissaient par conviction. Les plus nombreux se convertissaient par contrainte, pour échapper à leurs bourreaux. Mais, malgré cela, on continuait à les soupçonner et à les persécuter.

Les temps étaient sombres pour les Cévennes, et la rébellion couvait partout, sourdement et puis, de plus en plus ouvertement.

Si les dragons avaient été moins infatués de leur puissance, ils en auraient entendu les premiers signes avant-coureurs. Mais, convaincus de leur invincibilité et de leur bon droit, ils n'entendaient rien.

* * *

L'homme qui remontait de Nîmes vers Alès avec son âne était carrément obligé, à chaque fois, de sortir de la route pour laisser le passage aux soldats qui le croisaient avec arrogance. De temps à autre, un officier soupçonneux venait fouiller les bâts de l'âne.

L'homme avait l'air plus exaspéré que peureux. Si les dragons avaient moins méprisé ce rustre, s'ils l'avaient mieux regardé, ils auraient sans doute aperçu une lueur farouche dans ses yeux. Seul un sous-officier, qui puait la vinasse à trois mètres, une espèce de reître mal fagoté, avait remarqué cette lueur vengeresse. Mais il était trop saoul pour en tirer une conclusion et l'homme était reparti sans dommage.

Cet homme, à force de cheminer à côté de son âne, finit lui aussi par arriver à la taverne.

Il examina avec intérêt la vieille jument attachée à la barrière devant la porte, y attacha lui-même sa bête après l'avoir dételée et pénétra dans l'estaminet.

Il y faisait sombre et on y respirait des odeurs de vin, d'oignon et de friture.

* * *

L'homme cligna des yeux pour s'habituer à cette relative obscurité.

Il aperçut d'autres hommes, assis à des tables plus ou moins bancales en bois mal équarri, buvant du vin clair et dans des gobelets d'étain, ou, s'ils étaient seuls, à même le cruchon de grès.

C'était des rouliers, ou peut-être des paysans revenant ou allant au marché, tous vêtus de sarraus ou de blouses en toile grise. Ils traînaient, sur le sol en terre battue, de gros souliers ou des bottes en cuir, éculés par l'usage. Entre leurs jambes gisaient baluchons et besaces qui constituaient certainement leur seul bien.

L'ambiance était morne.

Deux hommes encore jeunes, installés à une table près de l'entrée, discutaient à voix basse depuis plus d'une heure, en sirotant leur vin clair et.

— Pierre, dit l'un, il va falloir que je reparte maintenant. Avant que je sois arrivé à Alès, j'ai de la route.

— Je te comprends, Marc. Tu dormiras chez ta sœur avant de remonter à Lamelouze ? demanda Pierre.

— Oui, répondit en chuchotant le dénommé Marc. Je remonterai au mas demain. Avec tous ces soldats sur la route, je suis retardé continuellement. Surtout que je suis un de ces individus de la religion « prétendument réformée »...

Il soupira.

— Quelle triste époque, Pierre. Tu t'en moques, toi, tu es catholique !

Pierre lui jeta un regard dubitatif.

— Parce que tu crois qu'on est tranquilles, nous les catholiques ? Crois-moi, pas tant que ça !

Marc secoua la tête et se mit debout. Au même moment l'homme à l'âne qui venait d'entrer s'approcha d'eux. Le patron de la boutique lui jeta un coup d'œil. Il était chauve et bigleux comme une taupe, mais il le reconnut au premier coup d'œil.

— Tiens ! s'exclama-t-il, je crois que voilà Gédéon Laporte avec son âne et sa charrette !

Pierre et Marc se retournèrent.

— Aaah ! C'est lui ! dit Pierre. Ce n'est pas trop tôt.

* * *

Gédéon vint directement à eux.

— Bonjour, Pierre, bonjour Marc !

Le patron s'interposa en riant.

— Tu es chargé, Gédéon, tu as dû faire le plein de lingots !

Gédéon lui jeta un regard noir :

— Des lingots de fer, mon ami, pas des lingots d'or !

Marc intervint.

— Je pars, dit-il. J'ai déjà trop tardé. Mais j'ai tenu un peu compagnie à Pierre, en attendant que tu arrives.

— Tu as beaucoup à faire ? demanda Gédéon en le regardant fixement.

Marc ne détourna pas son regard.

— Beaucoup ! dit-il. Surtout à Alès, avant de repartir chez moi.

— Chez ta sœur ? demanda Gédéon avec un sourire en coin.

— Voilà ! Chez ma sœur et à côté !

Pierre les regardait avec suspicion, en secouant la tête. Marc mit son chapeau et une pèlerine sombre sur ses épaules.

— Au revoir ! dit-il en gagnant la porte

— A bientôt peut-être ! dit Gédéon.

Ils le regardèrent sortir. Ensuite Pierre se tourna vers l'aubergiste.

— Un cruchon de claret, un gobelet, et laisse-nous. Nous avons à parler affaires.

Puis il ajouta, tandis que Gédéon prenait place :

— Il n'y a que deux heures que je t'attends.

Gédéon serra les poings sur la table, il était furieux.

— Je serais là depuis longtemps si ces damnés soldats ne tenaient pas toute la route. Ils contrôlent tout le monde et fouillent dans les bâts ! Le diable emporte ces maudits papistes !

Le patron qui apportait le cruchon de vin jeta des regards épouvantés autour de lui pour s'assurer que personne n'avait entendu.

— Chut ! dit Pierre. Tu vas nous attirer des ennuis. Et n'oublie pas que je suis un de ces maudits papistes !

Gédéon posa sa main sur celle de Pierre.

— Oui, un papiste, je sais ! Mais un papiste de chez nous, qui ne nous a jamais insultés ni menacés... Ça change tout !

Il pointa un doigt vers l'extérieur.

— Eux, là, ce sont de drôles de chrétiens ! Les missionnaires bottés ! Depuis des années, ils nous persécutent, ils nous assassinent, on nous envoie aux galères, on emprisonne et on viole nos femmes et nos filles ! Soi-disant pour nous convertir à la vraie religion !! Pierre, j'en ai assez et je ne suis pas le seul !

Pierre Mialarède hocha tristement la tête.

— Je sais. Cela sème le désordre, la discorde et la haine entre nous aussi ! Alors que nous vivions bien tranquilles et en paix auparavant ! On se demande tous les jours si les grands de ce monde jouissent de tout leur bon sens !

Gédéon lui retourna un sourire crispé.

— Toi, tu vas être arrêté et envoyé aux galères pour des propos frisant le crime de lèse-majesté ! Ce serait un comble pour un papiste comme toi, un suppôt de ton curé de Sainte Cécile, qui n'a pas la réputation d'être un tendre. C'est le plus méchant papiste de notre petit coin de montagne !

— Écoute-moi bien Gédéon ! coupa Pierre impatienté. Je te l'ai déjà dit cent fois ! Je n'aime pas plus que tu m'appelles « papiste » que toi « parpaillot fanatique de Branoux » ! Ou bien « adepte de la religion prétendument réformée ». En outre, en tant qu'ancien soldat, comme toi, je ne pouvais pas échapper à la milice de mon curé sous peine de passer pour un hérétique ! Alors, je suis catholique, tu es protestant. Tu vends des lingots et des barres de fer que je t'achète pour fabriquer des clous. Un point c'est tout !!

Gédéon s'était calmé. Il sourit et vida son gobelet.

— Tu as raison, parlons affaires ! Ces imbéciles de soldats m'ont donné soif. Sauf ton respect, mon ami, tu as de drôles de fréquentations : des huguenots. Marc d'abord, puis moi ! Si on t'a vu avec nous, tu risques gros !!

Pierre soupira.

— Écoute bien Gédéon ! Je me moque complètement de la façon dont tu pries Dieu ! J'ai besoin de tes lingots de fer, tu as besoin de mes mûriers pour tes *magnans*¹, et le reste ne me regarde pas. Passons au large des missionnaires bottés et pour vivre heureux vivons cachés. Occupons-nous de nos affaires !

Gédéon Laporte se renfrogna en levant une main énorme et calleuse.

— Vivons cachés, c'est vite dit ! D'abord, pour nos affaires, nous sommes obligés de sortir, de voyager, être fouillés, soupçonnés, traqués. Et puis, tous ces gens, tous ces frères en religion, innocents et paisibles, des parents, des amis qu'on tracasse, qu'on persécute pour les forcer à se convertir, ça ne te dérange pas, toi ?

¹ Vers à soie

— Oh ! Si ! s'exclama Pierre. Justement. J'ai peur que tout cela ne tourne très mal !

Gédéon donna un grand coup de poing sur la table, avec une telle vigueur que les gobelets tintèrent sur le cruchon. Le patron, inquiet, regarda vers eux.

— Vivons cachés ! On ne peut plus. Ils viennent nous débusquer jusque dans nos villages et nos maisons, jusque dans les champs où nous tenons des assemblées pacifiques de prière ! L'occasion est trop belle de venir voler, violer et piller au nom du Roi et de la foi !

Le visage poupin de Gédéon avait violemment rougi sous sa grosse moustache. Il était prêt à éclater.

Pierre n'insista pas.

— Allez viens, dit-il, vends-moi mes trois barres de fer que je puisse rentrer à Sainte Cécile. Tu montes à Branoux, on fait le chemin ensemble ?

— Je viens avec toi, mais je dois m'arrêter à Alès. J'ai affaire avec des amis !

Pierre le regarda longuement :

— Comme Marc, quoi ?

Gédéon ne baissa pas les yeux :

— Justement à cause de tout ça !

Pierre le coupa en se levant :

— C'est dit ! Je ne veux rien savoir de plus.

Il laissa une pièce sur la table et ils sortirent ensemble au grand jour. Gédéon donna trois barres de fer à Pierre qui les rangea soigneusement dans ses sacoches. Ensuite, il paya Gédéon avec des pièces qu'il préleva dans une vieille bourse en cuir, tannée et luisante par l'usage.

— Va doucement, dit celui-ci, ta jument se fait âgée. Elle est bien chargée.

— Je sais, répondit Pierre. Je la ménage autant que je peux.

Ils repartirent ensemble, cheminant à pied, à côté de leurs bêtes.

Au loin, du côté de Nîmes, on voyait toujours passer des escouades de soldats. Gédéon les regardait d'un air sombre et buté.

Un soleil radieux brillait sur la garrigue, mais les deux hommes n'avaient pas le cœur à parler ni à rire. On était en l'an de grâce 1701, sous le règne de Louis Capet, quatorzième du nom, dit Le Grand...

FIN DE L'EXTRAIT